



CHRISTIAN  
PAPINOT

# La relation d'enquête comme relation sociale

Épistémologie de la démarche  
de recherche ethnographique



# La relation d'enquête comme relation sociale

Épistémologie de la démarche  
de recherche ethnographique

## **Méthodes de recherche en sciences humaines**

Collection dirigée par Louis M. Imbeau

Au cœur des sciences humaines, la question de la méthode alimente les débats, non seulement entre les « écoles » (modernisme/postmodernisme, qualitativisme/quantitativisme, monisme/pluralisme, individualisme/holisme, etc.), mais aussi entre les chercheurs à l'intérieur de chaque école.

La méthode est aussi au cœur de la formation des chercheurs. En plus de la maîtrise de plusieurs méthodes de recherche, devenir chercheur implique l'habileté à jeter un regard critique sur son propre travail et sur celui des autres.

Cette collection veut contribuer aux débats sur la méthode et à la formation méthodologique des chercheurs des sciences humaines. Dans cet esprit, on y accueillera aussi bien des essais critiques s'adressant aux spécialistes que des manuels à l'intention des chercheurs, qu'ils soient expérimentés ou en formation.

### **Dans la même collection**

Jean-Herman Guay, *Statistiques en sciences sociales avec R*, PUL, 2013.

William Fox, *Statistiques sociales*. Traduction et adaptation de Louis M. Imbeau (avec la collaboration d'Augustin Simard et de Thierry Rodon), PUL et De Boeck, 1999 (14<sup>e</sup> tirage, 2012).

Gordon Mace et François Pétry, *Guide d'élaboration d'un projet de recherche*, 2<sup>e</sup> édition, PUL et De Boeck, 2000.

François Dépelteau, *La démarche d'une recherche en sciences humaines. De la question de départ à la communication des résultats*, 2<sup>e</sup> édition, PUL et De Boeck, 2000 (7<sup>e</sup> tirage, 2011).

Vincent Lemieux et Mathieu Ouimet, *L'analyse structurale des réseaux sociaux*, PUL et De Boeck, 2004.

André Sanfaçon, *La dissertation historique. Guide d'élaboration et de rédaction*, 2<sup>e</sup> édition, PUL, 2005.

Patrick Gonzalez et Jean Crête, *Jeux de société. Une initiation à la théorie des jeux en sciences sociales*, PUL, 2006.

François Pétry et François Gélinau, *Guide pratique d'introduction à la régression en sciences sociales*, 2<sup>e</sup> édition, PUL, 2009.

Louis M. Imbeau, *Statistiques sociales avec IBM SPSS<sup>md</sup>. Cahier d'exercices de la 19<sup>e</sup> version*, 2<sup>e</sup> tirage, 2012.

CHRISTIAN PAPINOT

# La relation d'enquête comme relation sociale

Épistémologie de la démarche de  
recherche ethnographique



Presses de  
l'Université Laval

Les Presses de l'Université Laval reçoivent chaque année du Conseil des Arts du Canada et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec une aide financière pour l'ensemble de leur programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Mise en pages : **Santo** *graphis*  
Maquette de couverture: Laurie Patry

ISBN 978-2-7637-2013-5  
PDF 9782763720142

© Les Presses de l'Université Laval 2014  
Dépôt légal 2<sup>e</sup> trimestre 2014

Les Presses de l'Université Laval  
[www.pulaval.com](http://www.pulaval.com)

Toute reproduction ou diffusion en tout ou en partie de ce livre par quelque moyen que ce soit est interdite sans l'autorisation écrite des Presses de l'Université Laval.

# Table des matières

<b>Remerciements</b> .....	<b>XI</b>
<b>Introduction</b> .....	<b>1</b>
De «l'enracinement social du sociologue» .....	4
Une épistémologie au service de la compréhension de l'objet .....	6
Projet et plan de l'ouvrage .....	8
<b>Chapitre 1</b>	
<b>L'émergence de l'observateur dans le champ de l'observation</b> .....	<b>13</b>
L'émergence récente d'une sociologie empirique .....	14
1.1 Des prémisses oubliées d'analyse réflexive de la situation d'enquête .....	18
1.2 Naissance de l'«ethnographie moderne» et du mythe malinowskien «d'indigénisation» du chercheur .....	23
1.3 De Griaule à Maget, la neutralisation de la situation d'enquête dans l'ethnographie française .....	29
1.4 Décolonisation et émergence de l'observateur dans le champ de l'observation .....	44
<b>Chapitre 2</b>	
<b>Neutralisation de la situation d'enquête et persistance du modèle de l'observateur témoin invisible</b> .....	<b>53</b>
2.1 «LE manuel», un exemple de modèle positiviste contemporain en initiation à l'enquête .....	55
2.2 Le contournement du questionnement réflexif par le recours aux vertus supposées d'une instrumentation technique .....	58
2.3 Apparier enquêteurs et enquêtés: la délégation de l'enquête comme tactique .....	69

2.4	La « tactique du caméléon » comme neutralisation de la situation d'enquête .....	73
2.5	Observation participante clandestine et neutralisation de la situation d'enquête .....	77
2.6	Des logiques d'action aux logiques de connaissance : mesurer, évaluer le degré de perturbation de l'observateur .....	90
<b>Chapitre 3</b>		
<b>Quel dépassement du modèle positiviste ? .....</b>		<b>107</b>
3.1	Le renversement épistémologique de Georges Devereux .....	108
3.2	Les effets de la situation d'enquête comme révélateurs de logiques endogènes .....	111
3.3	Sortir de l'alternative entre fausseté et vérité des données de l'enquête .....	116
Conclusion : Quel statut pour les données d'enquête ? .....		122
<b>Chapitre 4</b>		
<b>La distance sociale enquêteur/ enquêté comme levier de compréhension de l'objet. ....</b>		<b>131</b>
4.1	L'analyse réflexive, pour quoi faire ? .....	132
4.2	Quelle définition de la situation d'enquête ? .....	136
4.3	Le rétablissement de la « bonne » distance par les enquêtés. ...	141
4.4	Engager l'enquête, en redéfinir les frontières .....	146
4.5	L'altérité du chercheur comme vecteur : la compréhension du groupe par ses « frontières » .....	181
4.6	Documents photographiques et confrontations de points de vue heuristiques .....	203
Conclusion : À propos d'incidents productifs .....		229
<b>Conclusion .....</b>		<b>235</b>
<b>Références bibliographiques .....</b>		<b>241</b>



À Monique, Bastien, Antoine et Lise



# Remerciements

*Cet ouvrage est tiré d'un mémoire pour l'obtention de l'habilitation à diriger des recherches (HDR) qui a été soutenu le 3 octobre 2011 à l'Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines. Je tiens à remercier Charles Gadéa qui m'a accompagné tout au long des étapes de ce projet. Tous mes remerciements également à Alban Bensa, Jean Copans, Gérard Mauger, Jean-Noël Retière et Olivier Schwartz qui ont bien voulu lire ce travail et m'adresser des remarques constructives sur la première version de cet ouvrage à l'occasion de la soutenance de mon HDR. Merci également à mes collègues Bénédicte Havard-Duclos et Yvonne Guichard-Claudic pour leurs lectures minutieuses de la première version du mémoire.*



# Introduction

**E**n postface méthodologique de *La misère du monde*, Pierre Bourdieu introduit l'exposé des stratégies d'enquête de terrain suivies par ses collaborateurs et lui-même en déclarant que, « si la relation d'enquête se distingue de la plupart des échanges de l'existence ordinaire en ce qu'elle se donne des fins de pure connaissance, elle reste, quoi qu'on fasse, une relation sociale qui exerce des effets (variables selon les différents paramètres qui peuvent l'affecter) sur les résultats obtenus » (Bourdieu, P., 1993 : 903).

On pourrait s'étonner du rappel de cette évidence et du fait que cette « évidence » soit plus concédée (« elle reste, quoi qu'on fasse ») que simplement rappelée. Cet ouvrage a pour objet de montrer combien ce rappel est nécessaire et symptomatique d'un impensé paradoxal et persistant en sciences sociales : la relation d'enquête comme relation sociale et, son corollaire, l'explicitation des conditions de production des données de l'enquête. Alors que nos disciplines se donnent pour objet de montrer en quoi les conditions d'appartenance sociale composent des facteurs déterminants des opinions et des pratiques sociales, il peut paraître étonnant en effet d'avoir à réaffirmer que la relation d'enquête ne saurait déroger à la règle selon laquelle il n'y a pas la moindre relation interpersonnelle qui puisse se déployer en apesanteur sociale. Cette cécité partielle sur la relation d'enquête comme relation sociale se présente comme tout aussi paradoxale que « le silence sur les origines sociales du sociologue » (Pinçon, M., et M. Pinçon-Charlot, 1991 : 121). Si la question des origines sociales constitue bien, « selon les résultats les plus incontestables de la discipline elle-même, une dimension essentielle de la réflexion épistémologique » (*ibid.*), la relation d'enquête comme relation sociale apparaît tout aussi fondamentale. Au fond, la

résistance à son objectivation a sans doute à voir avec « la fiction scientifique à laquelle se rattache la catégorie de chercheur "autonome" oublieux de l'impact de sa socialisation propre et de ses convictions sur son travail scientifique » (Retière, J.-N., 2006 : 24).

S'il ne saurait être question de « désindexer les faits sociaux de leurs contextes » (Bensa, A., 2010 : 31), la règle ne vaut-elle pas d'abord pour la démarche de recherche qui les construit ? Celle-ci, en effet, ne se déploie pas dans un vide social et ne déroge pas aux logiques, codes et conventions, qui régissent tout espace social. Elle ne relève pas d'un monde à part, séparé et clos. Elle n'est ni extérieure ni indépendante des dynamiques sociales qu'elle se donne pour objectif d'étudier. Si l'on fait profession de produire de la distanciation dans son rapport à l'objet afin de « rompre avec ses prénotions », ou tout du moins d'objectiver son rapport à l'objet, force est de reconnaître avec Norbert Elias que les objets des sciences sociales, à la différence des sciences de la nature, sont en même temps des sujets (Elias, N., 1993 [1983] : 24) et qu'à ce titre les chercheurs ont partie liée avec leur objet d'étude. Ces deux grandes propriétés, liées entre elles, qui définissent la particularité des sciences sociales, conduisent Norbert Elias à définir la position du chercheur en sciences sociales dans une dialectique entre « distanciation » et « engagement ». Distanciation car, comme dans toute science, le chercheur visant la rigueur doit tenter de s'affranchir des idées préconçues sur son objet (les siennes, celles des acteurs qu'il étudie ou plus largement les idées couramment partagées quant au domaine analysé). Engagement « car, si pour comprendre la structure d'une molécule, on n'a pas besoin de savoir ce que signifie se ressentir comme l'un de ses atomes, il est indispensable, pour comprendre le mode de fonctionnement des groupes humains, d'avoir accès aussi de l'intérieur à l'expérience que les hommes ont de leur propre groupe et des autres groupes » (Elias, N., 1993 [1983] : 29).

À quoi tient cet impensé paradoxal et persistant de la relation d'enquête comme relation sociale ? Sans doute faut-il en chercher quelque origine du côté du caractère subalterne de l'enquête empirique dans l'histoire des sciences sociales françaises et aux diverses résistances académiques à l'objectivation des conditions de production des données de l'enquête qui peuvent en composer les prolongements logiques. Alors « qu'on ne peut comprendre scientifiquement le monde social sans l'observer (au sens large du terme) et sans prélever les indices ou les traces des mécanismes, processus ou fonctionnements qu'on pré-

tend mettre en lumière » (Lahire, B., 2005 : 18), « penser sur matériaux » (*ibid.*) ne semble pas faire « nécessité » pour tous. On mesure, à l'aune des controverses sur cette question, l'optimisme d'un De Gérando lorsqu'il affirmait au début du XIX<sup>e</sup> siècle que, « las de s'être en vain agité, pendant des siècles, dans des vaines théories, le génie du savoir s'est enfin fixé sur la route de l'observation » (De Gérando, J.-M., 1978 [1800] : 130). Deux siècles plus tard, ses remarques inaugurales sur ces « philosophes [qui] consommaient le temps à discuter vainement dans leurs écoles sur la nature de l'homme, au lieu de se réunir pour l'étudier sur le théâtre de l'univers » (*ibid.*, p. 133) résonnent encore avec une certaine pertinence. Sans doute l'emprise de l'hyperthéoricisme de la tradition française et l'influence du positivisme dans la construction de la sociologie comme science, l'écho médiatique de l'essayisme mondain, le caractère tardif de la « nécessité du terrain », qui s'imposera de manière doublement adjacente par l'ethnologie et l'importation des normes professionnelles anglo-saxonnes, font-ils que le relevé impressionniste ou l'anecdote glanée au hasard peuvent encore « faire preuve » dans certains travaux revendiquant le qualificatif de sociologiques (Lahire, B., 2005 : 351-387).

Un impensé sans doute aussi engendré par les résistances multiples à l'objectivation des conditions de production de ses connaissances qui n'a pas vraiment (encore ?) complètement gagné la partie, en tout cas dans la sociologie française où l'exposé des conditions concrètes du travail d'enquête demeure fréquemment dans l'ombre (Chapoulie, J.-M., 1991). Une autre raison tient vraisemblablement aussi au fait que le principe de l'exposé de la méthode, cher à Bronislaw Malinowski, se trouve encore fréquemment « oublié ». Combien d'ouvrages à base d'enquêtes, où, quand la méthodologie est évoquée, au mieux reléguée en annexes, il s'agit de présenter brièvement un guide d'entretien ou le formulaire d'un questionnaire sans un mot sur les conditions de production des données, le mode de passation ou les modes d'accès aux personnes enquêtées ? Ainsi est-il symptomatique à ce titre de définir un compte-rendu d'enquête sociologique comme étant « un texte où le chercheur présente à la fois les données sur lesquelles il s'appuie et qu'il a lui-même (ou avec son équipe) recueillies et l'analyse qu'il en fait, et parfois même les conditions dans lesquelles il a obtenu ces données » (Masson, P., 2008 : 6). Le « parfois même » de la définition donnée par Philippe Masson renvoie bien en effet à l'état actuel des lieux. L'exposé des conditions de l'enquête se présente le plus souvent comme facul-

tatif, ce qui entérine de fait une tendance dominante à l'autonomisation des données par rapport aux conditions de leur production.

Le silence entretenu sur l'objectivation des conditions de production de ses connaissances ne tient pas seulement aux traditions disciplinaires et à leurs emprises cognitives, il tient aussi, comme l'avait fort bien indiqué Pierre Bourdieu, au fait qu'il met « le savant hors-jeu, mais aussi hors d'atteinte » (Bourdieu, P., 1988 : 11), donc à l'abri de toute critique.

## DE « L'ENRACINEMENT SOCIAL DU SOCIOLOGUE »

La principale contribution du *Métier de sociologue* (Bourdieu, P., J.-C. Chamboredon et J.-C. Passeron, 1983 [1968]) à l'institutionnalisation de la sociologie comme science et à la socialisation professionnelle des premières générations de sociologues, convertis à la pratique de l'enquête et affranchis de la philosophie sociale, ne doit pas non plus faire écran à la compréhension des effets d'imposition qu'il a pu produire sur l'institutionnalisation des règles de la méthode.

*Le métier de sociologue*, en popularisant les trois actes de l'épistémologie bachelardienne – le fait social est conquis, construit, constaté –, va ouvrir « la voie d'un durkheimisme renouvelé » (Berthelot, J.-M., 2000 : 25). Le principe premier qui y est affirmé relève de la « rupture » durkheimienne en instaurant la règle fondamentale que le fait doit être « conquis contre l'illusion du savoir immédiat » (Bourdieu, P., J.-C. Chamboredon et J.-C. Passeron, 1983 [1968] : 27). L'affirmation première selon laquelle « la vigilance épistémologique s'impose tout particulièrement dans le cas des sciences de l'homme où la séparation entre l'opinion commune et le discours scientifique est plus indécise qu'ailleurs » (*ibid.*) s'accompagne de l'assertion selon laquelle « la familiarité avec l'univers social constitue pour le sociologue l'obstacle épistémologique par excellence » (*ibid.*). Ainsi, poursuivent ces auteurs,

parmi les présupposés que le sociologue doit au fait qu'il est un sujet social, le plus fondamental est sans doute le présupposé de l'absence de présupposés qui définit l'ethnocentrisme ; c'est en effet lorsqu'il s'ignore comme sujet cultivé d'une culture particulière et qu'il ne subordonne pas toute sa pratique à une mise en question continue de cet enracinement, que le sociologue est vulnérable à l'illusion de l'évidence immédiate ou à la tentation d'universaliser inconsciemment une expérience singulière [...]; le sociologue qui ne ferait pas la sociologie du rapport à la société



caractéristique de sa classe sociale d'origine risquerait de réintroduire dans son rapport scientifique à l'objet les présupposés inconscients de son expérience première du social. (*Ibid.*, p. 100)

Tenter de faire la sociologie de son rapport à l'objet est en effet un outil essentiel de vigilance vis-à-vis de l'ethnocentrisme. Il y a toutefois un scolarocentrisme dans cette manière de focaliser la réflexion épistémologique du sociologue sur l'analyse de son rapport intellectuel à l'objet : le sociologue y est éminemment un être qui pense, situé socialement dans un champ scientifique et enclin à ce titre à développer un certain point de vue sur la réalité sociale, mais beaucoup moins un être social qui pratique l'enquête, rencontre ses enquêtés, les écoute, les observe, partage une part de leur existence, etc., et construit ses données à partir de la dynamique de ses relations sociales d'enquête. Circonscrire « l'objectivation participante » à celle du « sujet de l'objectivation, du sujet analysant » (Bourdieu, P., 2003 : 43) tend à occulter la pratique de recherche effective de celui qui est aussi un sujet observant, dont l'activité procède d'une dynamique relationnelle historiquement et socialement située. « L'objectivation du rapport subjectif à l'objet » et l'analyse des « conditions sociales de possibilité du sujet connaissant » (*ibid.*, p. 44) tendent à rabattre l'analyse des conditions de production des données de l'enquête sur la question du « point de vue à partir duquel » elle est engagée. Si l'on ne peut ignorer évidemment « les conditions sociales de production des prénotions et des agents sociaux qui les produisent » (*ibid.*), il est tout aussi fondamental de ne pas délaissier la question des configurations sociales de la pratique de recherche comme conditions de production des données de l'enquête.

*Le métier de sociologue* a laissé des zones d'ombre sur cette question de la relation sociale d'enquête. Or tout semble se passer comme si l'insistance marquée sur la rupture épistémologique avec le sens commun et la vigilance vis-à-vis de l'ethnocentrisme avait encouragé le sociologue à se penser dans une position « hors-jeu » par rapport au monde social à observer. Du principe de distanciation intellectuelle à la construction d'une distance matérielle, il n'y a qu'un pas. Un peu à la façon dont la rupture durkheimienne peut parfois se traduire par une déclaration liminaire de principe<sup>1</sup>, on peut se demander si, dans son acception mécanique, elle n'a pas entraîné des applications méthodologiques tout aussi radicales définissant une position d'extériorité visant

---

1. « J'ai rompu avec mes prénotions et ensuite j'ai commencé mes observations... », ai-je pu ainsi entendre par exemple à l'occasion d'une soutenance de thèse.

pour le sociologue à appréhender le monde social observé d'un point de vue extérieur. Un glissement en quelque sorte de la nécessaire neutralité axiologique à la neutralisation de la situation d'enquête qui en constitue une traduction concrète intempestive. Dans une telle perspective, les faits sont isolés de la démarche qui les décrit. Si la position intellectuelle de distanciation est tout à fait fondamentale pour garantir les conditions de validité de l'enquête, la « rupture » semble bien souvent avoir été traduite en positions d'extériorité de l'observateur de la scène observée.

Ainsi, dans cet ouvrage fondamental qui vient poser les bases de la sociologie moderne, les règles de vigilance épistémologique invitent à analyser de manière approfondie les présupposés inconscients introduits dans les instruments d'enquête les plus neutres en apparence. Or, si les questions du sociologue sont soumises au regard critique des effets d'imposition de problématique possible, on peut se demander ce qu'il en est, en amont, de la question posée, c'est-à-dire de la relation sociale qui préside à l'enquête. Si l'essentiel du propos vise à rappeler au sociologue qu'il n'est pas au-dessus de la mêlée, qu'il engage dans son rapport à l'objet la vision qui tient à son « enracinement social », on cherchera en vain des traces, dans ce livre fondateur, du processus de construction de ses données d'enquête lorsque le sociologue soumet ses questions à quelqu'un qui y répond. Car, si « les choses observées et décrites portent en elles l'empreinte du langage qui sert à les dire, des concepts utilisés pour les saisir, de la perspective théorique prise sur elle » (Lenclud, G., 1995 : 128), elles portent aussi les éléments du contexte dans lequel elles ont été décrites. Et cet ajout relatif aux conditions de production des données de l'enquête ne conduit pas non plus « à admettre la relativité absolue des énoncés d'observation » (*ibid.*) mais à en accroître l'intelligibilité.

## UNE ÉPISTÉMOLOGIE AU SERVICE DE LA COMPRÉHENSION DE L'OBJET

Reconnaître la dimension de science empirique des sciences sociales passe par la reconnaissance de l'importance de la dimension « en actes » (Passeron, J.-C., 1991 : 34) de la recherche car « le sociologue ordinaire fait d'abord des enquêtes » (Masson, P., 2008 : 5) et la sociologie donne à comprendre le monde social à partir de données qu'elle produit. Analyser la relation sociale d'enquête comme condition d'intelligibilité des données vise ainsi un objectif plus modeste, mais tout à fait complémentaire du processus d'« objectivation participante » (Bourdieu, P., 2003). Les données d'enquête ne sont pas dissociables de

la démarche de recherche dans laquelle elles ont été produites. On se donne donc le projet d'interroger cette démarche de recherche « en actes » au prisme de cette question centrale de la relation sociale enquêteur/enquêté(s) dans la production des données de l'enquête.

Poser la question de la relation d'enquête comme relation sociale ne consiste au fond qu'à circonscrire le champ de l'analyse réflexive à l'objet même de la sociologie qui n'a pas vocation à dire l'ensemble des déterminants qui pèsent sur l'enquête. Il n'est pas sûr, par exemple, que la voie médiane entre l'objectivisme qui occulte l'explicitation des conditions sociales de production des données et le subjectivisme qui renonce à toute prétention scientifique soit à chercher du côté d'un dévoilement de l'intersubjectivité à l'œuvre dans la relation d'enquête. Il n'est pas sûr non plus que le sociologue ou l'ethnologue soit le mieux armé pour rendre compte de « l'intersubjectivité » à l'œuvre dans le travail empirique de terrain que d'aucuns appellent de leurs vœux. Circonscrire le champ de la réflexion épistémologique à l'analyse de la relation d'enquête comme relation sociale, n'est-ce pas tout simplement en délimiter l'objet au champ de compétences de la discipline ? À condition bien entendu de ne pas chercher à limiter celle-ci à l'analyse de l'interaction directe d'un face-à-face entre enquêteurs et enquêtés à laquelle elle est souvent réduite, mais comme une configuration d'enquête dans laquelle les protagonistes vont entrer dans des relations d'interdépendance, dont ils n'ont pas nécessairement une conscience claire et une compréhension immédiate.

Prendre au sérieux l'analyse de la situation d'enquête comme relation sociale, c'est se donner les moyens de mettre en œuvre une perspective constructiviste complète sur l'objet, où le principe épistémologique nécessaire de distanciation n'en est pas réduit à sa traduction concrète caricaturale dans une extériorité du sujet observant par rapport à l'objet observé. La tendance à essentialiser l'objet a partie liée en effet avec le positivisme et les polarisations radicales de notre appareillage conceptuel, au premier rang desquelles se trouve l'opposition statique entre sujet et objet qui continue à faire obstacle à ce qui se donne à comprendre dans la dynamique de la recherche en actes. La neutralisation des situations d'enquête est en quelque sorte consubstantielle à la tendance substantialiste postulant l'objet comme étant déjà là.

## PROJET ET PLAN DE L'OUVRAGE

Ceci n'est pas un manuel<sup>2</sup> méthodologique, ai-je envie de dire, dans le sens où cet ouvrage n'a pas pour projet de définir les meilleures (ou les moins mauvaises) façons de procéder pour mener une recherche empirique. Il ne s'agit pas ici de dire comment produire de « bonnes » données d'enquête ni de préconiser une ligne de conduite pour le sociologue ou l'ethnologue dans sa démarche d'enquête de terrain. Il s'agit plutôt d'inviter au questionnement sur le statut des données et l'analyse de celles-ci à partir de leurs conditions de production enchâssées dans des relations sociales d'enquête. Qu'est-ce qu'une donnée d'enquête? Comment est-elle empiriquement produite? Si le sociologue doit expliciter la manière dont il construit ses données, alors une dimension non négligeable de cette construction tient à la manière dont elles sont produites empiriquement dans les configurations sociales de l'enquête et pas seulement conceptuellement par l'appareil théorique mobilisé.

On privilégiera ici le terme de démarche de recherche à celui de méthode pour mieux souligner plusieurs dimensions constitutives de la construction empirique des données de l'enquête, tout aussi éloignée des postures illustratives que restitutives (Demazière, D., et C. Dubar, 1997: 47-66). Quand la notion de méthode laisse entendre l'idée d'un protocole défini en amont du terrain, d'une solution clés en main dont il suffirait d'appliquer un mode d'emploi, celle de démarche souligne davantage l'idée que le scénario de production des données n'est pas écrit à l'avance, même si, bien entendu, il vaut mieux savoir au préalable de ce que l'on va chercher... Elle renvoie plutôt à l'idée d'une expérience – « spirale » dont parle Daniel Céfaï « qui trouve son point d'impulsion dans les multiples troubles pratiques ou énigmes théoriques qui grèvent la compréhension de l'enquêteur » (Céfaï, D., 2010: 8). Elle souligne également que cette procédure de construction de connaissance ne se fait pas indépendamment d'une implication du chercheur dans sa recherche et qu'elle procède par « itération, aussi bien "abstraite" (la production de données modifie la problématique qui modifie la production des données qui modifie la problématique)

---

2. L'appellation « manuel », tout comme celle d'« initiation » ou d'« introduction » à la pratique de la discipline, n'est pas d'ailleurs une appellation contrôlée et bien des ouvrages qui s'en réclament paraissent bien éloignés des préoccupations de lecteurs découvrant la discipline et qu'ils seraient en droit d'attendre...

que “concrète” (l’enquête progresse de façon non linéaire entre les informateurs et les informations)» (Olivier de Sardan, J.-P., 1995 : 94). Parler de démarche indique sans doute mieux les mouvements d’aller et retour entre théorie et terrain qui caractérisent la recherche, le cheminement intellectuel de compréhension du réel. Le processus de la connaissance scientifique est un processus de constante approximation par transition d’une validité moindre à une validité supérieure. La notion de démarche souligne ainsi davantage que la production des connaissances en sciences sociales procède d’un bricolage méthodologique incontournable qui répond à des adaptations successives nécessaires : l’intentionnalité du chercheur guidé par une envie de comprendre s’accommode et tire parti des circonstances toujours singulières d’un terrain et des modes d’accès à l’information. Bref, la validité de la démarche de recherche ne réside pas dans l’extériorité d’un protocole « prêt à l’emploi », mais dans l’élucidation de toutes les conditions réelles de l’enquête. L’objet scientifique n’est pas transcendant au processus de la recherche qui le viserait comme un en-dehors. Il n’y a pas de procédure de production des données qui serait universelle, « tous terrains ». Enfin l’idée de démarche contient davantage celle de vigilance épistémologique, d’une réflexivité nécessaire comme condition d’intelligibilité du réel.

À quelle discipline « appartient » la question de la relation d’enquête comme relation sociale ? Est-ce affaire de sociologie, d’ethnologie, d’anthropologie, ou tout simplement de sciences sociales... ? Derrière le choix des mots se cachent des enjeux qui ne sont pas que scientifiques et il faudrait être bien naïf pour penser qu’il n’y a pas quelques enjeux académiques d’importance à revendiquer, reconnaître ou dénier telle ou telle appartenance disciplinaire. Revisitant mon propre itinéraire de recherche, je dois constater que nombre des auteurs qui ont alimenté mes réflexions ont entretenu un certain flou sémantique sur la discipline pratiquée. Signe d’un malaise ou bien d’un « non-problème » ? On peut voir cohabiter parfois dans un même texte et sans changement de perspective épistémologique les références à la sociologie, à l’anthropologie ou à l’ethnologie. Cet ouvrage naviguera donc librement et délibérément entre les eaux académiques de la sociologie ou de l’anthropologie, car il y sera essentiellement question de réflexion épistémologique sur la démarche de recherche et le statut des données de l’enquête pour lesquelles la césure me semble non seulement non pertinente, mais tout à fait contre-productive. On ne peut d’ailleurs à ce titre que regretter les frontières dressées par certains, avec barbelés et mira-

dors parfois, entre disciplines académiques parentes, voire parfois entre « chapelles » théoriques ou méthodologiques. Bien entendu, il ne s'agit pas pour autant de se montrer naïf au point d'ignorer que tel ou tel affichage disciplinaire ne relève pas que de critères scientifiques, tout en ayant à certains égards une certaine légitimité. Pendant longtemps, par exemple, ce découpage disciplinaire a pris la forme d'un compartimentage de la réalité, en lien avec la pensée substantialiste en usage. Une discipline est avant tout la mise en œuvre d'un point de vue particulier sur la réalité, en lieu et place de l'étude d'un domaine prédéfini du réel, qui serait *a priori* « pré-affecté » à telle ou telle science. L'heure n'est plus au « grand partage » et, s'il reste des singularités disciplinaires qui tiennent à l'histoire de processus d'institutionnalisation différenciée et aux rapports de domination dans le champ académique, l'intérêt d'un décloisonnement des frontières n'est plus à démontrer pour ce qui est de l'épistémologie des conditions de production des données d'enquête.

Je mettrai donc en application ici les considérations du sociologue Jean-Claude Passeron pour qui « ni la généralité du propos, ni l'objet d'étude, ni, souvent, la méthodologie ne permettent plus de discerner un sociologue d'un anthropologue, voire d'un historien des mentalités » (Passeron, J.-C., 1988 : 13) ou celles de l'anthropologue Jean-Pierre Olivier de Sardan lorsqu'il souligne que

sociologie, anthropologie et histoire partagent une seule et même épistémologie. Les procédures interprétatives, les problématiques théoriques, les points de vue heuristiques, les paradigmes et les modalités de construction de l'objet leur sont pour l'essentiel communes ou transversales. [...] De fait il n'y a aucune différence fondamentale quant au mode de production des données entre la sociologie dite parfois « qualitative » et l'anthropologie. (Olivier de Sardan, J.-P., 1995 : 71)

Le premier chapitre est l'objet d'une mise en perspective historique de l'émergence de cette question de l'observateur dans le champ de l'observation et de son traitement par les premiers chercheurs de terrain. Il s'agira de comprendre comment s'est imposé ce modèle positiviste encore prégnant aujourd'hui d'un observateur témoin invisible et les postulats corollaires de neutralisation des situations d'enquête.

Le deuxième chapitre vise à montrer, à partir d'un choix diversifié de comptes-rendus de recherche contemporains, que cette dénégation de la relation d'enquête comme relation sociale constitue bien un horizon persistant de bon nombre de pratiques de recherche actuelles. Il s'agira moins cependant de dresser un inventaire exhaustif des techniques et des tactiques de contournement auquel il donne lieu que de

comprendre, derrière la diversité des situations d'enquête produites, la convergence des justifications épistémologiques avancées. Il s'agit moins d'énoncer les bonnes ou mauvaises manières de procéder que de souligner, derrière la diversité des configurations d'enquête, la persistance du modèle positiviste jusqu'en ses habillages les plus subtils.

On propose, dans le troisième chapitre, un programme théorique permettant de placer cette dimension de la relation d'enquête comme relation sociale au principe de l'analyse des données d'enquête. Il s'agit de définir un programme de recherche intégrant l'analyse réflexive de la relation sociale d'enquête comme condition d'intelligibilité des matériaux produits et non de promouvoir la nécessité d'une réflexivité en soi et pour soi dont on perçoit bien les dérives possibles, autoréférentielles et narcissisantes. À partir du renversement épistémologique amorcé par Georges Devereux (1967 [1980]), on débattrà des propositions d'Olivier Schwartz visant à considérer que les « données » ne sont jamais tout à fait dissociables de la démarche de recherche (Schwartz, O., 1993) et proposera une définition du statut des données d'enquête. On discutera plus particulièrement de la portée et des conditions d'application de ce programme d'analyse de la situation d'enquête comme condition d'intelligibilité des données en proposant de déconnecter les considérations épistémologiques des considérations méthodologiques qui sont trop souvent confondues. Il s'agira alors de montrer en quoi la distance sociale enquêteur/enquêté(s), sans la nier ni la réifier, peut fonctionner comme un vecteur d'intelligibilité des « données » produites.

Il s'agira enfin, dans le quatrième chapitre, d'exposer différentes manières de procéder à cette analyse des relations sociales d'enquête comme levier de compréhension de l'objet, en s'appuyant sur plusieurs enquêtes ayant mobilisé ce principe. Je proposerai à cette occasion de reconsidérer comme données d'enquête « à part entière » ce qui est parfois qualifié d'« erreurs », de « ratés », de « bruits incidents » de l'enquête de terrain, dans une vision normative un peu étroite des positions d'observation. Je suggérerai à cet égard l'idée d'une continuité ontologique des données, quels que soient le moment et l'aspect sous lesquels elles se présentent, des réactions furtives à la situation d'enquête à ce que l'on a davantage l'habitude d'identifier comme telles.

La ligne directrice de ce travail tient moins à l'importance accordée au principe de l'analyse réflexive dans la démarche de recherche, principe assez admis aujourd'hui, au moins théoriquement, qu'à la finalité vers laquelle elle est orientée qui discrimine très nettement les productions

contemporaines en la matière. L'auto-qualification de réflexive à la démarche de recherche, voire à la discipline tout entière, se révèle parfois aussi incantatoire que peu suivie d'effets en termes de connaissance sur l'objet. Or l'exercice perd une bonne part de son intérêt cognitif s'il s'agit de restituer l'équation personnelle du chercheur de manière déconnectée du motif principal qui le conduit à s'engager dans une relation d'enquête. L'épistémologie dont il sera question dans cet ouvrage est donc délibérément au service d'une compréhension de l'objet dans un esprit de « leçon tirée du travail de recherche et invitation à retourner sur le métier » que comme « préalable incontournable et un peu terroriste à l'enquête qui empêcherait l'enquête elle-même par peur de la faute commise » (Lahire, B., 1996 : 87).



## CHAPITRE 1

# L'émergence de l'observateur dans le champ de l'observation

**S**i l'on s'accorde à reconnaître aujourd'hui que la relation enquêteur/enquêtés constitue bien le pivot central de la démarche de recherche et une dimension importante des conditions de production des données de l'enquête, elle n'a pas toujours été, loin s'en faut, sous les projecteurs de l'épistémologie des sciences sociales. On peut même considérer que l'assertion, somme toute des plus banales pour des sciences dites « sociales », de la relation d'enquête comme relation sociale a longtemps constitué une sorte de point aveugle de leur réflexion épistémologique. Question sans objet avant que ne s'impose le principe de sciences sociales fondées empiriquement, elle a ensuite longtemps fait l'objet de dénégation ou de contournement que l'on évoquera dans cette mise en perspective historique de l'émergence de l'observateur dans le champ de l'observation.

J'aborderai dans ce chapitre comment s'est construite cette dénégation de la relation d'enquête comme relation sociale puis son contournement avec l'imposition du modèle scientifique d'un observateur transparent telle qu'elle s'impose comme règle épistémologique implicite dans les manuels et autres textes méthodologiques les plus courants dans les sciences sociales françaises émergentes. Cette mise en perspective historique permettra d'appréhender des schèmes d'analyse

et de pensée relatifs à la définition de la position de l'observateur qui vont progressivement se sédimenter au fil des leçons tirées de la pratique de l'enquête depuis les premiers travaux pionniers, au point de laisser quelques traces persistantes. Ainsi en est-il, par exemple, des notions de « perturbation de l'observateur » ou de « biais », pour qualifier les effets de la présence de l'observateur, qui s'imposent encore « naturellement » aujourd'hui comme concepts obligés lorsqu'il s'agit d'explicitier les conditions de production des données de l'enquête de terrain<sup>1</sup>. Ces concepts ne sont évidemment pas neutres. Ils ont été forgés par rapport au premier des principes prescriptifs de la science positive qui postule « l'idée d'un monde "extérieur", séparé de ceux qui l'étudient et sans commune mesure avec eux » (Burawoy, M., 2003 [1998] : 432). Afin de « constituer l'observateur comme un outsider », celle-ci va exiger un « effort d'éloignement (*estrangement*) de l'objet » qui va être favorisé par « l'appel à la neutralité (*injunction against reactivity*) » selon lequel « les sociologues doivent éviter d'influencer », donc de « déformer » les mondes qu'ils étudient » (Katz, J. cité par M. Burawoy, *op. cit.*, p. 433).

## L'ÉMERGENCE RÉCENTE D'UNE SOCIOLOGIE EMPIRIQUE

Cette question de la relation d'enquête ne peut advenir qu'à partir d'une conjonction de facteurs, au premier rang desquels se trouve la reconnaissance de la nécessité d'une production empirique des données. Si l'on regarde la situation au début des sciences sociales, force est de constater que la question se présenta longtemps comme étant sans objet, tant « les débuts de la sociologie et de l'anthropologie ont été fortement marqués par l'idéologie positiviste, associée à l'évolutionniste alors dominant » (Olivier de Sardan, J.-P., 2000 : 423). En posant que « la première règle et la plus fondamentale est de considérer les faits sociaux comme des choses » (Durkheim, É., 1986 [1895] : 15), Émile Durkheim ne faisait pas que poser la première pierre à l'édification de la sociologie comme science. Il préconisait aussi fortement une position d'extériorité pour l'observateur dans son travail d'observation empirique. « Le modèle de référence de Durkheim relève d'un positivisme naturaliste » (Berthelot, J.-M., 2000 : 21) qui l'amène à considérer les faits sociaux comme des choses, c'est-à-dire comme ce qui est donné, ce qui s'offre ou

---

1. « L'observateur, facteur de perturbation » est, par exemple, le titre d'un paragraphe du manuel qu'Anne-Marie Arborio et Pierre Fournier consacrent à la méthode de l'observation directe (2005 [1999] : 86-88).

plutôt s'impose à l'observation. Il s'agit donc de les appréhender de l'extérieur, de les découvrir comme nous découvrons des faits physiques et s'instaure ainsi « un positivisme calqué sur les sciences naturelles » (Bensa, A., 2010 : 15).

Il faut attendre la « seconde fondation » de la sociologie française dans l'immédiat après-guerre pour que celle-ci s'engage sur la voie de la « méthode des enquêtes » comme la qualifiait Henri Lévy-Bruhl (1946), encore peu à l'aise avec ce nouveau jargon (Heilbron, J., 1991 : 369).

Après quelques essais dispersés dans les années 1930 (cf. J. Heilbron, 1985), l'institutionnalisation de la recherche sociologique débuta en effet avec la création du Centre d'études sociologiques (CES) ; la rupture avec la philosophie ne fut pas moins réelle, et dans ce cadre apparurent également les premières tentatives d'une « sociologie appliquée ». (Heilbron, J., 1991 : 366)

Dans cette phase d'institutionnalisation de la sociologie comme discipline académique fondée empiriquement (Chapoulie, J.-M., 1991 : 323), la sociologie empirique américaine va offrir un nouveau modèle de scientificité au déploiement de la recherche au CES (Marcel, J.-C., 2005). Le projet d'une sociologie empirique qui va s'imposer progressivement ne le sera cependant que comme le pôle dominé dans une division du travail scientifique privilégiant les travaux « nobles », c'est-à-dire « théoriques ». Au CES, les premiers « chercheurs [ne furent] acceptés que dans la mesure où ils accomplissaient un travail que les universitaires jugeaient indigne d'eux » (Heilbron, J., 1991 : 371). Du côté de la formation des sociologues, il faut attendre les années 1970 pour que la sociologie se libère de la tutelle des philosophes en créant ses propres filières (Peneff, J., 2009 : 132).

« L'engouement de Gurvitch, mais aussi d'une partie des premiers sociologues, pour la sociométrie, révèle le souci d'appuyer la nouvelle discipline sur la méthode statistique, instrument de fondation et de légitimation du caractère scientifique de la sociologie » (Chapoulie, J.-M., 1991 : 342-343). Les débuts de ces démarches de recherches empiriques furent donc fortement marqués par l'importation d'un modèle américain de l'enquête prôné par Paul Lazarfeld (Masson, P., 2008 : 48) et le primat statistique, gage de scientificité, focalisant la réflexion épistémologique sur la standardisation des procédures d'enquête, la clarté et l'adéquation des questions posées aux hypothèses, la représentativité de l'échantillon comme garants de la valeur des réponses « recueillies ».

Quand bien même Pierre Bourdieu et ses collaborateurs tentent de souligner le « primat épistémologique » de l'observation ethnographique dans *Le métier de sociologue* en 1968, l'argument rhétorique ne tient guère plus longtemps que le temps de le dire face à l'hégémonie des méthodes statistiques et du type de questions épistémologiques qu'elles soulèvent et dont se font largement écho les exemples d'enquête mobilisés dans *Le métier de sociologue* :

Échapperait-elle aux présupposés de la sociologie spontanée, la pratique sociologique ne saurait jamais réaliser l'idéal empiriste de l'enregistrement sans présupposés, ne serait-ce que parce qu'elle utilise des instruments et des techniques d'enregistrement... La mesure et les instruments de mesure et, plus généralement, toutes les opérations de la pratique sociologique, depuis l'élaboration des questionnaires et le codage jusqu'à l'analyse statistique, sont autant de théories en acte, au titre de procédures de construction, conscientes ou inconscientes, des faits et des relations entre les faits. (Bourdieu, P., J.-C. Chamboredon et J.-C. Passeron, 1968 : 59)

En déclinaison de l'importance du thème de la rupture avec les prénotions de sens commun, un des points qui focalise l'attention dans ce même ouvrage touche, par exemple, aux risques d'artefact produit par des questions ethnocentriques dans l'administration du questionnaire. Les enquêtés appartiennent à un milieu social différent de celui du sociologue et peuvent être incités à répondre à des questions qu'ils ne se posent pas ou pas dans ces termes. Le sociologue, lui, est invité à réfléchir aux incidences de son appartenance sociale dans les actes les plus anodins de sa pratique d'enquête. Mais, entre la question auto-analysée et la réponse produite, il y a un point aveugle, celui de la situation d'enquête concrète comme relation sociale quand bien même celle-ci se trouve réduite au minimum dans la procédure mal nommée du questionnaire « auto-administré » qui tend à masquer la relation d'enquête par l'absence d'interaction de face-à-face enquêteur/enquêté. Le questionnaire est certes analysé dans sa dimension socialement déterminée, mais qu'en est-il de l'administration du questionnaire, de la passation de l'enquête qui n'ont pourtant rien de neutres (Caveng, R., 2012) ? Si les sociologues n'ont pas complètement fait l'impasse sur la situation de production concrète des données lors d'enquêtes par questionnaires<sup>2</sup>, l'essentiel de la réflexion épistémologique s'est cependant concentré sur

---

2. Jean Penef a bien montré par exemple, à partir d'observations de séquences de passation de formulaires d'inscription à l'Université de Nantes, l'importance de la perception de la situation de questionnement sur le contenu des réponses et l'im-

la question de la représentativité de l'échantillon. La passation des questionnaires est assignée à l'insignifiance et reste une source de données largement négligée par l'enquête statistique (Hugrée, C., et A.-L. Kern, 2008).

Dans cette phase d'institutionnalisation de la sociologie où la réflexion méthodologique s'est polarisée sur les seules méthodes quantitatives (Beaud, S., 1996: 228), les travaux d'observation directe en France furent encore plus rares. Ils relevaient plutôt d'initiatives isolées et peu soutenues institutionnellement et obéissaient parfois à des mobiles adjacents à ceux de la connaissance scientifique, comme la démarche des établis à la fin des années 1960 (Linhart, R., 1978; Peneff, J., 1996). C'est donc du côté de l'anthropologie que l'on doit se tourner pour trouver les premières réflexions sur cette question épistémologique qui n'advient qu'à partir des modalités d'insertion des premiers chercheurs de terrain dans le monde social étudié. Porter attention à la question de l'émergence de l'observateur dans le champ de l'observation invite à regarder principalement la mise en place et le développement de l'observation directe et les premiers travaux ethnologiques de terrain.

Comment se décline cette question de la relation sociale d'enquête dans l'histoire des sciences sociales ? Cette question est au fond indissociable du contexte sociopolitique dans lequel elle s'actualise. Comment s'y réfracte l'histoire sociopolitique plus générale ? La cécité épistémologique sur la situation d'enquête ne semble pas complètement étrangère à la cécité politique sur la situation coloniale par exemple. Après une brève incursion au siècle des Lumières visant à souligner que cette question ne suit pas nécessairement une pente chronologique « naturelle » et échappe à toute progression linéaire et graduelle, on analysera dans ce chapitre les positions d'observation que sont invitées à adopter les premières générations de chercheurs de terrain en France à partir des travaux pionniers de Bronislaw Malinowski puis des principaux manuels utilisés. On montrera ensuite comment, dans le contexte de la décolonisation, l'essai de Michel Leiris, *L'ethnographie devant le colonialisme*, ouvre une brèche épistémologique dans la dénégation de la relation d'enquête comme relation sociale.

---

possibilité de la neutraliser, en particulier pour la question du renseignement de la profession du père (Peneff, J., 1984: 195-211).

## 1.1 DES PRÉMISSSES OUBLIÉES D'ANALYSE RÉFLEXIVE DE LA SITUATION D'ENQUÊTE

Afin d'éviter le travers évolutionniste classique d'une rétrospective linéaire et graduelle, je voudrais entamer cette mise en perspective historique par un « cas atypique », permettant d'éprouver la validité d'une trame historique instituée. Il permet de montrer que la question de la dénégation de la relation d'enquête comme relation sociale ne suit pas nécessairement une pente chronologique linéaire, mais constitue bien une construction sociale qui s'inscrit dans un contexte particulier et répond à des préoccupations politiquement et scientifiquement situées.

Il s'agit des « Considérations sur les méthodes à suivre dans l'observation des peuples sauvages » du linguiste Jean-Marie de Gérando, publiées pour la première fois en 1800 et redécouvertes à la fin des années 1970 par Jean Copans et Jean Jamin (Copans, J., et J. Jamin, 1978 : 127-170). Les « Considérations » sont souvent présentées comme un des premiers manuels de sciences sociales, en ce qu'y sont clairement posés les principes de l'observation empirique comme moyen de connaissance de l'homme, tout comme une méthode d'observation essayant de tirer les leçons des récits de voyage antérieurs. Y figurent cependant, de façon tout aussi pionnière mais nettement moins soulignée, des éléments de vigilance épistémologique concernant la relation d'enquête assez surprenants pour l'époque. Ces considérations d'analyse réflexive de la démarche d'observation, suffisamment étayées pour ne pas être qualifiées d'accidentelles, posent même une certaine énigme scientifique eu égard à la conception des « sauvages » que l'on se faisait à l'époque.

Si le désir de connaître et de comprendre la diversité des sociétés humaines est très ancien, l'émergence d'un savoir scientifique sur l'homme est très récente et répond avant tout à la conjonction de certaines conditions sociales de possibilité. Comme le montre bien Gérard Lenclud à propos des récits de voyage pré-anthropologiques, pour que les Occidentaux développent un intérêt pour d'autres manières de vivre en société et de penser le monde, il faut qu'ils aient fait un retour sur leur propre existence et aient commencé à la penser dans sa particularité. Ce sont ces dispositions mentales qui se construisent à partir de la Renaissance et vont donc autoriser à penser la diversité humaine et à inviter à l'observation (Lenclud, G., 1995). Le XVIII<sup>e</sup> siècle va jouer un

rôle déterminant dans l'émergence de ce décentrement et dans la recherche d'une explication scientifique des différences culturelles. Le travail de Jean-Marie de Gérando s'inscrit ainsi dans la continuité des écrits des philosophes des Lumières qui, comme Montesquieu (*L'esprit des lois*), Diderot (*Supplément au voyage de Bougainville*), Rousseau (*Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*), Voltaire (*L'essai sur les mœurs*), vont insister sur la variabilité des sociétés sous l'influence des conditions du milieu.

Observer, oui, mais comment ? Ces préoccupations d'ordre méthodologique donnèrent naissance à Paris en 1799 à une société savante du nom de « Société des observateurs de l'homme », qui eut une existence éphémère (1799-1805), mais symboliquement importante. Elle eut dans ses prérogatives la responsabilité de préparer l'expédition scientifique des corvettes *Le géographe* et *Le naturaliste* aux terres australes, qui, comme leurs noms l'indiquent, devaient pour la première fois faire une place centrale à la connaissance scientifique, en particulier à l'étude de l'homme en plus des particularités physiques de la Nouvelle-Hollande (Australie actuelle) et de l'établissement des collections botaniques et zoologiques. De Gérando fut donc chargé d'instruire les savants qui devaient partir à la découverte de l'Australie et c'est ce qui donna naissance à ces « Considérations ».

Le principe de l'observation empirique comme moyen de la connaissance y est pour la première fois clairement affirmé et en fait à ce titre un des textes pionniers des sciences sociales. Le projet de connaissance élaboré par celui-ci s'inscrit cependant sans surprise dans l'idéologie de l'époque sur la place des peuples sauvages sur l'échiquier de l'humanité. Il emboîte le pas de Lafitau qui, dans *Mœurs des sauvages américains comparés aux mœurs des premiers temps* (1724), est un des premiers auteurs à affirmer l'idée selon laquelle les primitifs actuels seraient nos ancêtres contemporains (Amselle, J.-L., 1990: 20). L'intégration des « Sauvages » dans la grande famille humaine qui commence alors à se faire jour se fait donc au prix d'une assignation durable sur le strapontin de la primitivité qu'ils occuperont pendant un siècle et demi. C'est ce schème primitiviste qui présidera à la découverte et aux observations des habitants des sociétés lointaines. S'impose ainsi progressivement l'idée de relevés empiriques permettant de valider ce postulat évolutionniste très prégnant qui va contaminer toute la découverte de l'altérité culturelle: « le voyageur philosophe qui navigue vers les extrémités de la terre traverse en effet la suite des âges; il voyage dans le passé; chaque pas qu'il fait est un siècle qu'il franchit. Ces îles incon-

nues auxquelles il atteint sont pour lui le berceau de la société humaine» (De Gérando, J.-M., *op. cit.*, p. 131). La curiosité pour ceux-ci n'est au fond qu'une curiosité relative dans le sens où elle s'inscrit dans le postulat fondamental de la pensée évolutionniste en émergence qui en fait des «peuples primitifs». Elle est nourrie de nombreux présupposés, dont celui qui fait se demander à De Gérando :

de toutes les facultés, celle qui semble appartenir le plus en propre à l'homme civilisé, c'est la réflexion, c'est-à-dire cette faculté en vertu de laquelle nous nous replions sur nous-mêmes pour nous rendre compte de nos sentiments, de nos pensées. Il serait intéressant de savoir si le sauvage ne possède pas du moins quelque commencement d'une si noble puissance, ou s'il demeure toujours étranger à lui-même. (*Ibid.*, p. 153)

Et bien sûr, puisque le sauvage est considéré comme une sous-espèce humaine, l'idée d'en disposer pour satisfaire la curiosité des savants restés en métropole figure au rang des conseils faits aux voyageurs, anticipant ainsi le mouvement qui alimentera les exhibitions ethnographiques ou autres «zoos humains» (Bancel, N., P. Blanchard, G. Boetsch, E. Deroo et S. Lemaire, 2002), de la fin du XIX<sup>e</sup> au début du XX<sup>e</sup> siècle, chargés de célébrer la puissance des empires coloniaux. C'est ainsi que De Gérando termine ses conseils aux voyageurs en leur recommandant «de [nous] ramener, s'ils peuvent, des sauvages des deux sexes... Nous posséderions en petit l'image de cette société à laquelle ils auraient été enlevés» (De Gérando, J.-M., *op. cit.*, p. 166).

En dépit de son inscription sans conteste dans l'idéologie de l'époque, les «Considérations» n'en contiennent pas moins cependant des conseils méthodologiques et de vigilance épistémologique tout à fait «modernes»; trop à n'en pas douter selon l'analyse de Jean Copans et Jean Jamin. Ainsi, dans la première partie qui passe en revue les défauts principaux des récits antérieurs des voyageurs, sont énoncées des règles de vigilance épistémologique et en particulier une critique en règle de l'ethnocentrisme un siècle avant que le concept ne soit inventé: «souvent les voyageurs ont fait reposer sur des hypothèses, fautives ou tout au moins douteuses, les récits qu'ils nous ont transmis. Rien ne leur est plus ordinaire, par exemple, que de juger les mœurs des sauvages par des analogies tirées de nos propres mœurs, qui ont cependant si peu de rapport avec elles» (*ibid.*, p. 135). Aussi invite-t-il explicitement les voyageurs à «se tenir en garde contre les habitudes qui tiennent à notre éducation particulière, et on devra éviter de prêter aux sauvages les raisonnements de nos philosophes. Il faut tâcher de péné-



trer ce qu'ils pensent, et non prétendre les faire penser à notre manière» (*ibid.*, p. 142).

S'il y préconise l'immersion personnelle du chercheur sur le terrain, la connaissance de la langue comme condition de l'observation, ce que Bronislaw Malinowski appellera un siècle plus tard « les conditions propres au travail ethnographique » (cf. *infra*), on y trouve des éléments de vigilance épistémologique par rapport à la situation d'enquête que l'on cherchera en vain dans les écrits du père fondateur de l'anthropologie de terrain. La critique de l'essentialisme des récits de voyage y trouve son prolongement logique dans l'appel à prendre en compte le contexte géopolitique des découvertes et en particulier le rapport de domination dans lequel ces observations prennent place :

[les voyageurs] ont conclu trop légèrement des circonstances de leur réception, au caractère absolu et ordinaire des hommes au milieu desquels ils avaient pénétré. Ils n'ont pas assez réfléchi que leur présence devait être pour eux un sujet naturel de crainte, de défiance et de réserve; que la politique pouvait ajouter beaucoup à ces précautions extraordinaires; que le souvenir d'anciennes incursions pouvait avoir laissé des préventions funestes dans l'esprit de ces peuples; qu'une nation douce et sociable peut se croire cependant dans un état de guerre naturelle avec des étrangers dont les intentions lui sont inconnues, et qu'enfin, pour apprécier sainement le caractère d'une peuplade, il faudrait, en premier lieu, avoir laissé le temps de s'effacer à ces impressions d'étonnement, de terreur, d'inquiétude qui avait dû d'abord la saisir. (*Ibid.*, p. 136)

L'extrait est suffisamment explicite et argumenté pour n'entretenir aucun doute sur son intention. Il s'agit bien d'une invitation à la réflexivité faite aux futurs observateurs sur les conditions de leurs observations. L'appel à la vigilance contre l'ethnocentrisme se double ici d'une invitation à contextualiser leur relation d'enquête, donc à la replacer dans l'histoire géopolitique des contacts précédents avec le peuple à étudier. Avant de tirer des conclusions trop hâtives sur un peuple, De Gérando les exhorte à mettre leurs démarches de découverte en perspective par rapport aux contacts précédents, en particulier lorsqu'ils ont eu à les subir. Il les invite à penser la réversibilité de la rencontre et la réciprocité de l'étonnement du « premier contact ». Ce faisant, il adopte d'emblée une position critique vis-à-vis des expéditions de conquête susceptibles d'infléchir dans un sens de craintes légitimes les conditions d'accueil des voyageurs mus par des intentions de pure connaissance. Le décentrement auquel il les invite repose sur les

bases d'une mise en perspective historique de leurs futures situations d'observation.

Ce texte révolutionnaire pour l'époque connu, on le sait, un destin funeste. Tombé dans les oubliettes de l'histoire pendant un siècle et demi, il n'a donné lieu à aucune mise en pratique effective. Derrière les mésaventures bibliographiques, c'est peut-être aux méthodes et aux réflexions trop « modernes » pour son époque qu'il faut imputer son oubli, voire son rejet. L'oubli du manuscrit de De Gérando peut enfin être imputé pour Jean Copans et Jean Jamin aux particularités du milieu anthropologique français longtemps dominé par un hyperthéoricisme qui les rendait peu réceptifs à la prise en compte des conditions de l'observation. L'impasse commise par les principaux théoriciens du discours ethnologique français est suffisamment importante pour qu'au-delà de la simple méconnaissance ce soit le discours lui-même ou bien leur propre démarche qui doivent être analysés.

Les questions pragmatiques du travail de terrain n'intéresseront, en effet, que bien plus tard les anthropologues, en particulier français. S'il est désormais clairement attesté que l'ethnologie ne s'est constituée que dans le refoulement du contexte politique (Amselle, J.-L., 1990: 21), la position critique d'un De Gérando sur la violence des « premiers contacts », qui n'étaient pas animés que par des objectifs de connaissance scientifique, nous éclaire indirectement sur les conditions de construction historique de ce « refoulement ». Celui-ci ne saurait en effet s'affranchir du contexte idéologique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle marqué par les conquêtes coloniales européennes qui imprimera sa marque à la naissance institutionnelle de la discipline, « fille du colonialisme ». Comme toute production intellectuelle, la production scientifique n'est pas dissociable des conditions historiques de son développement. L'histoire de l'ethnologie n'y déroge pas. Son histoire est intrinsèquement liée à celle des relations entre les sociétés européennes et celles qu'elles ont colonisées.

## 1.2 NAISSANCE DE L'« ETHNOGRAPHIE MODERNE » ET DU MYTHE MALINOWSKIEN « D'INDIGÉNISATION » DU CHERCHEUR

Les premiers travaux ethnologiques qui se développent dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle sont principalement inspirés de paradigmes évolutionnistes et réalisés à partir des documents hétérogènes recueillis par des missionnaires, des commerçants ou autres administrateurs coloniaux. Ce sont surtout les travaux des premiers chercheurs de terrain, nourris de scepticisme méthodologique, qui, au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, posent les bases du travail de terrain selon les règles du relativisme culturel, mais aussi celles qui sont incidentes du modèle d'un observateur transparent dans le recueil de faits « authentiques ». La déconstruction des postulats évolutionnistes passera par la double transition de la méthode extensive à la méthode intensive et de la délégation d'enquête au recueil des données par le chercheur lui-même. Ces premiers chercheurs de terrain vont insister, en réaction au postulat idéologique évolutionniste imposant un schéma universel valable pour toutes les sociétés, sur l'étude intensive d'une seule société. Leur démarche va s'inscrire dans une dynamique de rupture d'échelle et d'intention avec l'approche précédente. Aux préoccupations extensives des premiers va succéder la focalisation restreinte et intensive des seconds. À partir de la brèche ouverte en 1896 par Franz Boas dans *The limitations of the comparative method of Anthropology*, les premiers ethnographes vont remettre en cause ces pseudo-théories de l'évolutionnisme social à partir de la mise en application du principe méthodologique du relativisme culturel dans l'étude intensive et directe d'une culture donnée. Ce principe va permettre de lutter contre l'ethnocentrisme qui caractérisait les approches précédentes.

En Angleterre, que le jeune Polonais Bronislaw Malinowski a rejointe dès 1910, l'idée d'une ligne d'évolution unique suivie par toute l'humanité constituait le postulat essentiel de l'orthodoxie anthropologique. Ce qui importait pour les penseurs évolutionnistes, comme James Frazer, dont Bronislaw Malinowski était le disciple, c'était la tentative de compréhension la plus extensive possible dans le temps et l'espace de toutes les cultures, les exemples étant mobilisés pour illustrer le processus conduisant les sociétés primitives à devenir des sociétés civilisées. La déconstruction de ces postulats passera alors par une critique du raisonnement de leurs prédécesseurs qui consistait davantage à illustrer un postulat qu'à mettre en application une méthode scienti-